
Table des matières

Avant-propos	7
<i>Soledades - Solitudes</i>	
<i>Dedicatoria</i> . Dédicace	12
<i>Soledad Primera</i> . Première Solitude	16
<i>Soledad Segunda</i> . Seconde Solitude	92
Version en prose et notes	
Dédicace	165
Première Solitude	169
Seconde Solitude	281
Première rédaction des <i>Solitudes</i>	287
Postface : Les <i>Solitudes</i> en toute simplicité	
I. Éclaircissements préliminaires	315
II. Résumé	320
III. Le récit	325
IV. Le pèlerin	327
V. La langue poétique des <i>Solitudes</i>	330
VI. Le style	342
VII. L'indignité du sujet	352
VIII. L'inachèvement des <i>Solitudes</i>	358
Appendices	
I. La quatrième <i>Solitude</i>	365
II. Brève note sur la versification	368
Aperçu bibliographique	371

AVANT-PROPOS

Ce livre a pour but de mettre le grand poème de Góngora à la portée de lecteurs non hispanistes (étudiants, chercheurs, comparatistes, poètes ou amateurs de poésie...), sans préambule érudit et sans déploiement de théorie littéraire. On pourra s'étonner que, dans ces conditions, il faille près de 400 pages pour rendre accessible un poème d'à peine 2 000 vers : c'est en effet un point sur lequel il est nécessaire d'apporter d'abord quelques précisions, d'autant plus que le premier contact avec cette œuvre surprend toujours.

Góngora fut le seul poète espagnol de son temps à avoir compris que la poésie ne peut pas être de la prose versifiée et à en tirer les conséquences, dans son œuvre en général, plus ouvertement dans le Polyphème (1612), et de façon systématique dans les Solitudes (1613-1614). C'est ainsi qu'il fut amené à créer véritablement un langage poétique inédit (couramment désigné sous le nom de « cultisme »), qui devint, dès la diffusion de la première Solitude (1613), le sujet de la plus longue controverse qu'ait connue l'histoire des lettres espagnoles. On se passionna pour ou contre « la nouvelle poésie », on l'imita beaucoup, on la parodia. Ses détracteurs s'évertuèrent à en dénoncer l'obscurité, fondée selon eux sur l'abondance de néologismes, les constructions grammaticales inhabituelles, la longueur et la complexité des périodes, la hardiesse des figures de rhétorique.

Cette poésie n'est pas obscure, elle est même lumineuse, mais elle est difficile. Elle exige une lecture attentive, réitérée, à l'opposé de la lecture cursive que permettaient les poèmes mythologiques, héroïques, patriotiques ou dévots qui sévissaient

en Espagne – et ailleurs. Nul ne l'a dit de façon aussi simple et définitive, à trois siècles de distance, que l'autre grand poète andalou, Federico García Lorca, dans une causerie de 1926 :

Góngora, il ne faut pas le lire, il faut l'étudier. Góngora ne vient pas nous prendre par la main pour nous rendre mélancoliques : il faut le poursuivre, raisonnablement. Góngora ne peut, en aucune façon, être compris à première lecture.

C'est dans cette perspective d'une avancée studieuse et progressive à l'intérieur des Solitudes que ce livre a été conçu.

La version française qui fait face au texte espagnol s'efforce de rendre, dans des dimensions métriques équivalentes, la forme et le contenu de l'original et d'en conserver, autant que le français le permet, le rythme accentuel. Elle conserve aussi, du même coup, les difficultés de l'original, ce qui laissera quelquefois le lecteur sur sa faim ; mais, reportée sur le texte, elle permet une première saisie, une compréhension au niveau grammatical que je crois possible, même avec des connaissances limitées en espagnol. Ce n'est évidemment qu'un premier pas, et c'est pour cette raison qu'il a été nécessaire de lui adjoindre une version en prose, afin d'aplanir toutes les difficultés d'intelligence littérale.

Cette paraphrase, à laquelle les quatre premiers traducteurs du poème se sont visiblement interdit de recourir, n'a pourtant rien de sacrilège : c'est traditionnellement ainsi que, dès les plus anciens commentaires, le lecteur prenait connaissance du poème, et c'est la voie par laquelle, dans son édition historique de 1927, Dámaso Alonso réussit à convaincre enfin ses compatriotes que les Soledades étaient intelligibles. Je constate avec satisfaction qu'en France aussi on semble maintenant l'admettre : dans sa récente édition du Polyphème (Gallimard, 2016), le traducteur-poète Jacques Ancet fait suivre chaque strophe d'une version en prose.

Mais on ne saurait s'en tenir à une interprétation littérale des Solitudes ; d'autres difficultés apparaissent dès que l'on commence à creuser plus profond : doubles sens, allusions, rapports subtils entre les mots (conceptos), plaisanteries inattendues, correspondances d'un vers à un autre, etc. Le lecteur inexpérimenté risque de ne pas les voir, d'où la nécessité de notes pour l'aider à franchir ce dernier obstacle.

Il faut parvenir à ce troisième niveau de lecture pour saisir l'essentiel, je veux dire la poésie des Solitudes, ce jaillissement continu d'images qui se superposent à la narration, au point de la rendre presque invisible. Les Solitudes sont un hymne à la beauté du monde, du grandiose au plus humble détail, de cette vision homérique de l'Océan, serpent couronné d'étoiles qui étreint les continents, à cette écuelle de lait dense et froid qui, la nuit, dans une cabane de bergers, se souvient de la blancheur de l'aube. Les objets les plus insignifiants – planche brisée, perles de rosée le long d'un jonc vert, fibres pourpres de viande boucanée, cliquettes d'ardoise, rayons de miel dans une jarre, vins transparents dans une coupe en verre, eau qui sourit au fond d'un coquillage... – acquièrent sous la plume de Góngora une véritable intériorité. Il leur donne un passé, un destin et le droit de cité dans la poésie sublime. Nul n'avait osé – sauf les peintres – prendre aussi clairement « le parti des choses » (et celui des gens aussi). C'est surtout cela, en définitive, que lui reprochèrent ses détracteurs.

J'invite maintenant le lecteur à explorer pour son plaisir cet univers, en compagnie du pèlerin émerveillé qui, au long des cinq journées du récit, découvre à chaque pas des splendeurs ignorées.

*Robert Jammes
Vieille-Toulouse
26 avril 2017*

Un grand merci à Nathalie Vitse, qui a accepté de mettre, une fois de plus, au service de Góngora sa compétence et son dévouement.

Je remercie également Roland Béhar, lecteur attentif et perspicace, dont les corrections et les suggestions critiques m'ont été extrêmement précieuses.

R. J.